

La dévotion des lucioles La littérature comme éclairage des ruines

Vincent Filteau

Numéro 147, août 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83284ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les écrits de l'Académie des lettres du Québec

ISSN

1200-7935 (imprimé)

2371-3445 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Filteau, V. (2016). La dévotion des lucioles : la littérature comme éclairage des ruines. *Les écrits*, (147), 293–302.

VINCENT FILTEAU

La dévotion des lucioles

LA LITTÉRATURE COMME ÉCLAIRAGE DES RUINES

À Yvette Bigonnesse

Il se disait que s'il vivait assez longtemps le monde aurait à la fin tout à fait disparu. Comme le monde mourant qu'habite l'aveugle quand il vient de perdre la vue, quand toute chose de ce monde s'efface lentement dans la mémoire.

CORMAC MCCARTHY

The American Dream is dead.

DONALD TRUMP

Pour les habitants de Richelieu et de sa région, l'usine déserte Bennett Fleet, située à la sortie du pont Yule qui traverse la route 112, semble faire partie du décor. Ses fenêtres qui ont volé en éclats et les immenses graffitis sur le toit, qui ont sans doute exigé des acrobaties irréalisables, n'offusquent plus personne. On ne questionne jamais le fait qu'elle soit fermée depuis de nombreuses années: «les temps ont changé, explique-t-on, les coûts de production et de transformation de la matière sont désormais trop élevés; les organisations syndicales en demandent beaucoup trop; elles nuisent au développement de l'économie et obligent les entreprises à quitter le pays. Comprenez-bien, il faut contrer l'essor de la superpuissance chinoise et demeurer compétitifs devant les grandes industries européennes. Ne faites surtout pas le surpris, tout le monde sait cela.» Pourtant, sur toutes les chaînes télévisées, on peut voir Donald Trump promettre

la résurrection de la superpuissance militaro-industrielle américaine à une horde révoltée de sympathisants républicains. Aujourd'hui, à Richelieu, petite ville industrielle du Québec, on retrouve quatre Tim Horton's à quelques kilomètres de distance, deux bars de danseuses, des restaurants sportifs et un nombre ridicule de concessionnaires automobiles et de stations-services. L'industrie va bien où elle veut.

Depuis quelque temps, chaque fois que cette usine resurgit devant moi, une pensée me traverse l'esprit et revient me hanter : ma grand-mère a travaillé là durant la crise économique des années trente. J'ai toujours beaucoup parlé avec elle, de sa vie d'ouvrière et de servante, dont seul le mariage a pu la délivrer ; elle aimait sa bière avec du sel, jurer contre la paresse des joueurs du Canadien de Montréal, vanter l'époque des ballrooms et le swing du Glenn Miller Orchestra. « Avant d'épouser René, me disait-elle, j'ai connu bien des hommes ; des patrons, surtout. » Dès ses quinze ans, son père l'avait forcée à s'user les doigts comme apprentie-couturière à la Bennett et elle devait, comme presque toutes les jeunes filles de son âge, redonner la totalité de son salaire pour subvenir aux besoins de sa famille, très pauvre, comme la plupart des ménages canadiens-français de l'époque. Constamment, des superviseurs défilaient entre les rangées de machines à coudre. Ils hurlaient aux femmes de se dépêcher, dans une langue qu'elles ne connaissaient pas. À de nombreuses reprises, un subalterne, toujours le même, en profitait pour gifler ma grand-mère et les autres, quand elles avaient le malheur de détourner le regard. Aucune n'y échappait.

C'est en trébuchant sur le sol accidenté couvert d'herbes folles de l'usine Bennet, où je suis entré par effraction, que j'ai aperçue une faible nuée de mouches à feu qui m'a rappelé la « survivance des lucioles » dont parle Georges Didi-Huberman¹.

1. Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, Paris, Minuit, coll. «Paradoxe», 2009.

Couché par terre, j'ai observé pendant de longues minutes leur corps minuscule irradiant dans les saccades blanches de la nuit. Derrière le silence, on pouvait entendre le grondement des poids lourds ; au-dessus des lucarnes, je devinais la lumière des projecteurs du concessionnaire Ford, qui restent allumées jusqu'à l'aube. Ce grondement de l'Amérique ne fait que broyer des rêves ; il faut beaucoup se perdre, disparaître dans plusieurs vies pour survivre à cette ville. Quand je me suis retourné, les lucioles avaient disparu.



Quelques mois avant sa mort, le cinéaste-poète Pier Paolo Pasolini a écrit un de ses textes les plus célèbres, « Le lieu vide du pouvoir en Italie », mieux connu sous le titre « La disparition des lucioles ». Dans ce bref essai d'une rare densité, Pasolini crée la figure mystérieuse de la *luciole*, qui incarne à la fois l'expérience perdue dont parle Walter Benjamin, la survivance indestructible de cette expérience et l'héritage problématique que peut offrir l'épreuve de la pauvreté. Selon Pasolini, « au début des années 1960, à cause de la pollution atmosphérique et, surtout, à la campagne, à cause de la pollution des eaux (fleuves d'azur et canaux transparents), les lucioles ont commencé à disparaître. Le phénomène a été fulminant, foudroyant. Au bout de quelques années, c'en était fini des lucioles. Elles sont aujourd'hui un souvenir quelque peu poignant du passé. [...] Ce "quelque chose" survenu il y a une dizaine d'années, je l'appellerai donc, dit-il, "disparition des lucioles"² ».

Depuis ma naissance j'ai pu être témoin de la fermeture de trois usines à Richelieu : la Bennett Fleet, une bonnèterie dont je n'arrive pas à retracer le nom malgré de patientes

2. Pier Paolo Pasolini, « Le lieu vide du pouvoir en Italie », *Écrits corsaires*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2011, p. 181.

recherches et l'usine Peewee qui a été détruite dans un incendie accidentel au milieu des années 1990. Le terrain vague derrière chez moi, où j'arrivais à suspendre le temps à l'aide des hennissements d'un balai déplumé, a été recouvert de béton et est désormais surplombé par une clinique d'urgence. Tout comme dans la campagne italienne de Pasolini, *quelque chose* est survenu il y a une dizaine d'années, emportant avec elle un monde que les jeunes enfants, qui rigolent à présent dans le parc municipal, n'ont pas pu connaître, tout comme le Richelieu industriel des années 1930 que je n'ai pu entrevoir qu'à travers les souvenirs de ma grand-mère.

Pasolini est le premier à avoir reconnu l'existence d'une *politique des lucioles* : les dirigeants du pouvoir démocrate-chrétien ont laissé les lucioles s'éteindre, ils n'ont pas pris connaissance de leur disparition parce qu'ils étaient trop occupés à développer la stratégie économique industrielle de l'Italie supposément « postfasciste ». La politique des lucioles consiste d'abord à retrouver ces dernières, à retracer leur sillage dans la nuit ou à interroger leur absence ; son enjeu est de comprendre notre temps à travers cette *disparition*. Les masques doivent flamber et la continuité des fascismes ou le règne des états d'exception doit basculer dans les mains de ceux et celles qui se transmettent des héritages de pauvreté et d'humiliation depuis des siècles. « Je suis certain, écrit Pasolini, que si on ôtait ces masques on ne trouverait même pas un tas d'os ou de cendres : il y aurait le néant, le vide. Il y a en réalité, aujourd'hui en Italie, un dramatique vide du pouvoir. Mais nous y voilà : pas un vide de pouvoir législatif ou exécutif, pas un vide de pouvoir dirigeant ni, pour finir, un vide de pouvoir politique, qu'il soit pris dans n'importe quel sens traditionnel. Mais un vide de pouvoir en soi³. » Ce vide de pouvoir constitue l'*impuissance* générale des peuples devant les forces de destruction qui se

3. *Ibid.*, p.186.

déchaînent contre l'humanité depuis la Révolution industrielle, qui l'oblige à entretenir le désordre planétaire où s'enfoncé le cours du monde dans le seul but d'éviter les entraves aux ententes de libre-échange qui garantissent le développement « infini » des économies occidentales.

La disparition des lucioles est le résultat d'une démission organisée des gestionnaires d'État, un désaveu total de leur responsabilité, en principe inaliénable, envers les populations et leurs intérêts, qu'ils prétendent défendre fièrement. L'absence de lucioles dans les campagnes italiennes et américaines témoigne de la lâcheté des dirigeants devant les situations d'affaires avantageuses et les pressions incessantes de l'hégémonie bancaire qui demande aux États d'harnacher le pouvoir de discernement des institutions, de réaménager le territoire et de céder ses ressources dans le but d'assurer la pérennité du projet industriel. La disparition des lucioles correspond à ce que René Lapierre appelle le *dépaysement* : « les gouvernements que nous avons, quels qu'ils soient, s'emploient à nous dépayser — il faut l'entendre littéralement : s'emploient à refuser aux hommes et aux femmes toute terre, toute culture, toute identité qui ne soient pas d'abord et avant tout bonnes pour les affaires, requises par elles et d'emblée rendues à l'argent. » Cela renvoie à des « formes d'exploitation du travail et du sol qui ont intérêt, justement, à ce que la notion de pays n'apparaisse pas⁴ ».

Quand certains lieux sont ensevelis sous d'autres lieux, le corps brûlé des lucioles apparaît. Elles envoient leur signal désespéré : quelque chose repose ici. Il n'y a pas de lieux sans esprits. L'endroit apparaît par ce qu'on y « entend *chargé de ce qui se rappelle*

4. René Lapierre, « Le dépaysement », www.infosuroit.com/le-depays-un-billet-de-rene-lapierre/, p. 1.

et détaché de ce qui fut. Pas souvenir : mémoire⁵ ». *Quelque chose qui ne va pas*, pour reprendre une autre formule de René Lapierre. On peut parler d'un mensonge qui réunit toutes les hantises de l'histoire américaine, qui réveille ses fantômes ; celui des États-Unis, qui se sont conçus comme une exception de l'histoire, pire encore, comme son recommencement. Alors, on ne questionne plus rien ; certains morts disparaissent des registres pendant un sermon sur le destin de la démocratie libérale ; les guerres civiles sont des choses qui arrivent, vous savez, et, «Honnêtement, que serait devenu ce pays si nous l'avions laissé aux indiens?», comme dit Donald Trump. Et après cela, certains se font une fierté d'affirmer que le fascisme est bel et bien mort avec la dépouille de Mussolini. Pour Pasolini, la disparition des lucioles signifie tout à fait le contraire : le fascisme a survécu. Il est tout aussi *dépaysant* qu'autrefois et se cache derrière la dureté des gestionnaires, leurs objectifs d'efficacité organisationnelle. Tout a été prévu, savamment calculé. Si les choses tournent mal, nous pouvons toujours fermer et déménager : nous sommes *libres*.

L'idée est peut-être excessive, mais je considère les usines désaffectées de l'Amérique comme des miroirs du progrès ; des miroirs brisés dont les éclats s'enfoncent dans le sol exproprié de l'histoire. Un visage à lui seul ne renvoie aucune image devant la gigantesque structure de béton et les vitres mises en pièces d'où on peut observer les corridors vides de l'usine, les poutres grises au seuil de l'effondrement. C'est le reflet défigurant d'une communauté qui surgit à travers les débris de verre qui jonchent le chemin de l'usine. Comment peut-on circuler près de ces bâtiments sans reconnaître la tragédie de leur abandon ? Il est impossible de répondre simplement : *c'est comme ça*. Pourtant, cette phrase incarne toute la magie de l'Amérique. Ce continent carbure à la fierté d'être irréparable. L'irréparable nous protège, il fait en sorte que «les choses soient comme elles sont, d'une

5. René Lapierre, *Renversements*, Montréal, Les Herbes Rouges, p. 65.

manière ou d'une autre, livrées sans remède à leur manière d'être. Irréparables sont les états de choses, quels qu'ils soient : tristes ou joyeux, atroces ou bienheureux⁶. Ces usines désertes forment les espaces désavoués de la mémoire américaine : elles sont les traces visibles de l'échec du rêve américain, plus encore, de l'échec de l'Amérique comme exception et recommencement, de l'histoire en rupture avec le passé de l'Europe. « Nous avons été épargnés d'Auschwitz », entendons-nous dire parfois, comme si l'histoire américaine était exempte de génocides, de crimes d'État et de cruauté, comme si l'Amérique était le dernier refuge contre la barbarie et l'absence de démocratie.

Pourtant, nous sommes en Amérique et les politiques du mépris s'exercent quotidiennement, la violence économique sévit partout. Donald Trump fait la location de foules lors de ses assemblées : il paie des femmes mexicaines pauvres qui l'interrompent durant ses discours et hurlent à quel point elles ont foi en lui et qu'il est le seul homme à pouvoir rendre l'Amérique à nouveau grandiose. Personne n'y croit vraiment, mais tel est le mythe. Il nous fait du bien, malgré sa terrible grossièreté. Et parfois on se laisse prendre au jeu. À deux heures du matin, après plusieurs reprises d'une envolée de Trump, une question s'empare de nous : où est donc passée l'Amérique ? « Comment lisons-nous l'Amérique ? Qu'en avons-nous fait ? demande René Lapierre. Elle n'est pas une chose que nous possédons. Il nous faut apprendre à la lire et à la reconstruire, élément par élément : à commencer par les corps et les voix, les milliers d'œuvres dont les journaux ne parleront jamais, que nul ne recevra si nous ne nous y employons pas. [...] L'Amérique a déjà existé comme Commencement. Le rêve américain a existé lui aussi, comme vision et ferveur. Mais lorsqu'il s'est vu recyclé en idéologie, il s'est mis à mentir et à dissimuler. Il s'est, comme une baudruche

6. Giorgio Agamben, « L'irréparable », *La communauté qui vient. Théorie de la singularité quelconque*, Paris, Seuil, coll. « La librairie du XX^e », 1990, p. 96.

électorale, dégradé en parodie du politique et du civique. Jusqu'à faire écran et passer un jour, dans la grande amnésie de la consommation, pour la réalité⁷ ».

»

Que peut-on reconstruire avec les restes de l'Amérique? Ses rêves sont morts, certains quartiers de métropoles sont condamnés; on y coupe l'électricité et l'eau courante afin de repousser les meutes de squatteurs. Certaines villes deviennent de véritables mausolées de l'époque industrielle; des carcasses de tracteurs s'entassent dans les dépotoirs, les derniers fleurons de l'industrie automobile ferment leurs portes et les politiciens s'acharnent à promettre la relance du projet industriel devant la menace éventuelle que représente le nombre croissant de chômeuses et de chômeurs dans les rues de l'Amérique. Tout porte à croire que l'histoire donne raison à Benjamin et à Pasolini: la puissance industrielle a détruit l'expérience, les lucioles ne reviendront plus, nous avons perdu la mémoire. Le cours de «l'expérience a chuté, écrit Didi-Huberman. Mais il n'en tient qu'à nous de ne pas jouer cette bourse-là. Il ne tient qu'à nous de comprendre où et comment ce "mouvement" a en même temps rendu sensible, dans ce qui disparaissait, une beauté nouvelle. [...] Cherchons donc les expériences qui se transmettent encore au-delà de tous les spectacles achetés et vendus autour de nous, par-delà l'exercice des règnes et la lumière des gloires. Nous sommes "pauvres en expérience"? Faisons de cette pauvreté même — de cette demi-obscurité — une expérience. [...] Le cours de l'expérience a chuté, mais il n'en tient qu'à nous, dans chaque situation particulière, d'élever cette chute à la dignité, à la "beauté nouvelle" d'une chorégraphie, d'une invention des formes⁸ ».

7. René Lapiere, *Renversements*, op. cit., p. 96.

8. Georges Didi-Huberman, *Survivance des lucioles*, op. cit., p. 108.

La politique des lucioles est une politique de la survivance : à travers elles le passé refuse de disparaître et revient vers nous sous la forme de minuscules corps lumineux obligés de vivre la nuit. Si j'ai défini cette politique comme une tentative d'interroger notre temps à partir du *manque de lucioles*, j'ai cherché par là à entendre des voix, parfois contraires, qui ne peuvent exister que dans la patience de ceux et celles qui osent encore visiter en secret les monuments non reconnus du monde industriel ; des voix qui nous apprennent à descendre dans le deuil de l'Amérique. Peut-être les lucioles qu'on y entrevoit ne sont que des distorsions de l'esprit, peut-être sont-elles disparues depuis déjà vingt ans. Pourtant, il m'arrive encore de les apercevoir quand je sors marcher très tard et que l'Amérique semble se défaire un peu plus sous mes pieds. Elles brillent durant quelques secondes, se déplacent fébrilement et j'ose les suivre jusqu'au moment où, me retrouvant les jambes enfouies sous un amas de feuilles mortes, elles cessent complètement d'agiter leur lumière. Qu'y a-t-il donc ici ? N'est-ce pas cela que l'Amérique peut nous transmettre aujourd'hui : une expérience de la désorientation ?

Ma grand-mère habite désormais avec des centaines d'autres femmes dans un centre de convalescence prolongée à Marieville, une autre petite ville industrielle située tout près de Richelieu. Elle ne parle presque plus, ne reconnaît plus les morceaux du Glenn Miller Orchestra et se dispute parfois avec le curé. Pour des raisons que j'ignore, elle a toujours détesté Marieville. À combien de reprises l'ai-je entendu vociférer : je ne veux jamais finir mes jours dans cette ville malpropre. Heureusement pour elle, lorsqu'elle fut transférée là-bas, suite à une sévère chute qui lui a définitivement brisé une hanche, elle n'avait déjà plus toute sa tête. Lorsqu'elle retrouvait temporairement sa lucidité et prenait conscience du lieu où elle se trouvait, ma grand-mère fondait en larmes durant de longues minutes. Peu à peu elle s'est mise à oublier son âge, le nom de ses anciennes amies et, contre toute attente, l'existence même de Marieville. C'est très

difficile à avouer, mais lui rendre visite ressemble de plus en plus à veiller une tombe, une tombe entourée de lucioles. Pourtant, il lui arrive de me fixer avec ses yeux égarés, de serrer mes doigts en ouvrant quelque peu la bouche. Pendant un instant, je prie pour qu'elle dise enfin quelque chose. Puis elle se rendort tout doucement, comme si je m'étais évaporé, à la manière de sa mère qui venait supposément la visiter du temps où elle nous racontait encore ses journées. C'est en pensant aux yeux de ma grand-mère que j'écris ceci. Les yeux de ma grand-mère sont des miroirs fracassés : cette femme est une luciole.

